

Chateaubriand et A. de Vigny : les Études historiques et Daphné

Autor(en): **Le Hir, Yves**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de linguistique romane**

Band (Jahr): **38 (1974)**

Heft 149-152

PDF erstellt am: **21.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-399573>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CHATEAUBRIAND ET A. DE VIGNY : LES *ÉTUDES HISTORIQUES* ET *DAPHNÉ*

Enquêter sur le style consiste souvent à s'enfermer dans une œuvre conçue comme un absolu. Démarche nécessaire assurément ; encore faudrait-il savoir le sens de l'œuvre où l'on se barricade, sa raison d'être. Les motivations internes sont d'interprétation délicate : psychologisme, psychanalyse grossière guettent les esprits les mieux avertis. Les repères externes permettent de s'orienter avec plus de sûreté. Ils offrent une prise objective. Nous voilà donc ramenés au traditionnel problème des sources ! Pas si banal dès qu'on peut les repenser par rapport à des ensembles organisés.

C'est à un examen de cette nature que j'invite, en proposant de confronter des œuvres de prime abord dissemblables : les *Études historiques* et *Daphné*. Les limites de cette contribution au Mémorial que l'amitié et la science ont suscité ne me permettent pas de développer tous les points de ma thèse. Je souhaite simplement que cette note apparaisse comme une illustration de principes que je tiens pour essentiels dans notre discipline ¹.

*
* *

La deuxième consultation du docteur Noir se présente comme une œuvre difficile d'accès : inachevée, bien que maintes fois reprise. Les travaux de Citoleux, Flottes, Bonnefoy... en ont montré la complexité, la richesse aussi.

1. Un exemple de méprise ? A. Niel dans *l'Analyse structurale des textes* (Mame, 1973) dissèque l'article d'un journaliste sur le suicide d'un jeune professeur à Brest, sans référence au poème de Prévert :

Rappelle-toi Barbara
Il pleuvait sans cesse sur Brest ce jour-là...

qui d'emblée donne au texte ses justes résonances, et dans toutes ses parties : « ce jour-là, il pleuvait sur Brest, rappelez-vous... » (p. 80 et sq.). — Avant d'être rapport et structure, l'œuvre est relation.

Nos références vont à l'édition Germain de *Daphné* et aux *œuvres complètes* de Chateaubriand, 1826 ; T. 5, I et II, surtout.

Roman à visées historiques, philosophiques, mystiques même : que d'ambitions ! Les valeurs épiques, pittoresques, tout simplement poétiques, sont de claire évidence soumises à des intentions plus secrètes. L'analyse stylistique doit les isoler et les ajuster dans une synthèse globale. Telle que F. Germain nous l'offre dans son Édition des Classiques Garnier, l'œuvre présente des parties homogènes, à côté d'ébauches. Ce n'est pas le lieu ici de montrer l'idée rectrice qui permet d'unir les Barbares au Moyen Age et à Lamennais. Attachons-nous au personnage de Julien qui anime la partie centrale du livre, au carrefour de courants de pensées. On a déjà signalé l'importance de la documentation rassemblée par Alfred de Vigny ; on s'est peu intéressé à son modèle principal, les *Études historiques* de Chateaubriand, bien que ce soit par rapport à celles-ci, qu'on puisse le mieux interpréter des réalisations majeures dans *Daphné*. La pente religieuse de l'auteur du *Génie du Christianisme* l'amenait à ne considérer dans Julien que l'Apostat. L'inquiétude métaphysique de notre poète le poussait à des révisions pas seulement déchirantes, mais presque agressives, lui qui, dès 1833 avouait : « Je ne puis vaincre la sympathie que j'ai toujours eue pour Julien l'Apostat ». A elles seules ces deux attitudes suffiraient à rendre compte de visions dissemblables de l'histoire.

L'ensemble des récits s'ouvre sur le sac de l'Archevêché de Paris (14 février 1832), mis en relation avec « l'incendie de la Bibliothèque d'Alexandrie ». Or Chateaubriand avait indiqué : « le peuple lassé se souleva, massacra Georges (évêque arien d'Alexandrie), pilla sa bibliothèque dont Julien recommanda au préfet d'Égypte de rassembler soigneusement les débris » (II, p. 20). Sans doute la description d'A. de Vigny : « c'était un soir de fête... » a des échos qui nous renvoient à la *Confession d'un enfant du siècle*. Pourtant le texte de Chateaubriand éclaire d'emblée un parallèle.

L'œuvre s'achève sur ces phrases lapidaires : « Ils regardèrent la statue de Julien. A ses pieds était Luther, et plus bas Voltaire qui riait ». Chateaubriand avait écrit : « Julien fut le Luther païen de son siècle » (II, p. 40) ; tandis qu'une note plus loin précisait : « Il est curieux de trouver dans les arguments de Julien tous les arguments de Voltaire » (II, p. 49).

Au fil des *Études historiques*, on pourrait glaner maintes observations que la mémoire et la sensibilité d'A. de Vigny ont retenues : sur les Esséniens par exemple (II, p. 222) ; d'où la notation de *Daphné* : « Les purs Esséniens sont de chastes cénobites »... (p. 327). « Les Nazaréens à robe noire » évoqués par Joseph Jechaïah dans sa première lettre (p. 304, 305...) l'ont d'abord été par Chateaubriand : « Quels sont les destructeurs de nos temples ? dit à son

tour Libanius. Ce sont des hommes vêtus de robes noires... » (II, p. 129). La harangue impétueuse de Paul de Larisse : « venez, maîtres futurs de la terre qui lui apportez les ténèbres, la nuit et la tristesse »... (p. 378) avant qu'il ne tombe lapidé sous les coups des Barbares, riposte à un mouvement d'apologétique : « Grégoire de Nazianze commence et termine ses invectives contre Julien par une sorte d'hymne où respire une joie aussi féroce qu'éloquente... : « Venez aussi, généreux athlètes, défenseurs de la vérité, vous qui avez été donnés en spectacle à Dieu et aux hommes ! Approchez, vous qui fûtes dépouillés de vos biens ; accourez, vous qui... » (II, p. 63).

Malgré tout, il apparaît légitime de circonscrire l'enquête au personnage de Julien pour mieux cerner des effets au plus près de leur formulation stylistique. La présentation de Chateaubriand suit l'ordre de l'histoire ; celle de Vigny progresse par plans dramatiques ; on se rappellera que dès 1816, il avait conçu un projet de tragédie sur *Julien l'Apostat*... Ici, exposition par un observateur neutre, suivie d'une narration par des témoins engagés : Basile de Césarée, Jean Chrysostome. La rencontre avec Julien marque le point culminant de l'action : elle correspond à l'acte IV des tragédies de Racine. Les temps du récit ont du reste fait place à ceux du discours en un présent vivant. Le dénouement est sanglant : la lettre de Paul de Larisse parvient à observer un rythme nouveau. L'imagination de Vigny unifie ces plans grâce à des touches épiques : d'où l'importance des sensations musculaires, des images de mouvement, des couleurs *noir, bleu, rouge*, pures ou associées à des notations d'orage, de feu, d'anéantissement, à l'idée de *lutte* enfin partout présente.

Les indices qui révèlent la dépendance de Vigny ne manquent pas. On les trouve sans mal dans les noms propres dont les chances d'apparition demeurent limitées statistiquement dès lors qu'il s'agit de personnages de réputation assez confidentielle : Alypius, « les deux Apollinaires », Babylas, Césarius, Eunape, l'évêque Maris, l'eunuque Mardonius, le roi Sapor... Des termes de spécialistes comme donatistes, ou *homoousios* (II, p. 281) si importants dans *Daphné* (p. 331-332) ne sont guère moins instructifs que la mention des Alamans, des Isaures, de la ville de Nisibe cédée aux Perses, ou la rencontre dans un même contexte des baladins et des bouffons (*Études historiques*, p. 65 ; *Daphné*, p. 308). A. de Vigny aurait-il pensé seul au massacre des *sept* enfants de la famille de Julien ? Il se plaît à évoquer l'exaltation de son héros, avec des réminiscences de *l'Ion*. Mais déjà Chateaubriand avait bien compris cette « âme exaltée » qui « s'était donné(e) pour modèle Marc-Aurèle » (II, p. 17). Vigny renchérit : « Il a réalisé la pensée de Marc-Aurèle » !

(p. 339) ; après quel itinéraire ! « Le collier militaire... lui servit de diadème » (*Études historiques* I, 347). « Chez les Barbares de la Gaule on fut trop heureux de trouver ce collier à substituer au diadème » (*Daphné* p. 306).. Évoquerai-je encore « la folle des Galiléens » (II, p. 20) ou dans Vigny « les Galiléens et leurs folies » ? (*Daphné*, p. 354).

Pour congédier l'ombre d'une ultime hésitation, une référence imprudente fera l'affaire. A. de Vigny rappelle que Julien « avait été ordonné Lecteur de l'Église en même temps que son frère. Mais plus ardent dans sa piété, il s'était fait tonsurer et il était moine » (p. 325). Ici, une note savante, garante en apparence d'un témoignage de première main : huit mots latins accompagnés, il est vrai, du texte grec, de l'historien Socrate : *et ad cutem usque tonsus monasticam vitam simulavit*. Or Chateaubriand avait dit : « Il avait disputé de dévotion à Macellum avec son frère Gallus ; il paraît même qu'après avoir été *lecteur* (*sic*, en italiques) dans l'Église de Nicomédie, il s'était fait tondre pour se faire moine ; intention qu'on a voulu attribuer à l'hypocrisie, et qu'il est plus équitable de regarder comme le mouvement d'une âme exaltée » (II, p. 20). Quel accent de feinte impartialité ! Mais après *moine*, il y avait un appel de note : les huit mots, révélateurs, et eux seuls, s'y trouvent déjà. Le hasard n'a pas pu jouer.

Le travail d'élagage n'a pas été moindre. Un exemple simple le prouve. Avec une complaisance maligne, Chateaubriand rapporte les plaisanteries lourdes du *Misopogon* : « la nature... n'a pas donné beaucoup d'agréments à mon visage, et moi, morose et bizarre, je lui ai ajouté cette longue barbe pour lui infliger une peine, à cause de son air disgracieux. Dans cette barbe je laisse errer des insectes, comme d'autres bêtes dans une forêt. Je ne puis boire ni manger à mon aise, car je craindrais de brouter imprudemment mes poils avec mon pain. Il est heureux que je ne me soucie ni de donner ni de recevoir des baisers... Vous dites qu'on pourrait tresser des cordes avec ma barbe : je consens de tout mon cœur que vous en arrachiez les brins ! prenez garde seulement que leur rudesse n'écorche vos mains molles et délicates. N'allez pas vous figurer que vos moqueries me désolent ; elles me plaisent ; car enfin, si mon menton est comme celui d'un bouc... » (II, p. 4-5). Vigny se borne à faire dire par Joseph Jechaïah (relevons cette présentation indirecte) : « les coureurs des rues désœuvrés et gorgés de vin étaient au plus fort de leurs chansons sur la barbe de Julien » (p. 306). Ainsi son héros n'est pas compromis. Mais la « barbe pointue » (II, p. 3, 38...) ou « terminée en pointe » (*Daphné*, p. 343), voilà qui est conforme à un canon d'antiquité et de noblesse !

Quatre épisodes méritent surtout de nous retenir. Chateaubriand raconte

la munificence de l'Empereur à l'égard des sanctuaires, et ses désillusions ! « Je me figurais d'avance, dit Julien, une pompe magnifique : je ne rêvais que victimes, libations, parfums, chœurs de beaux enfants, dont l'âme était aussi pure que leur robe était blanche. J'entre dans le temple, je n'y trouve ni encens, ni gâteaux, ni victimes... J'interroge le prêtre, je demande ce que la ville sacrifiera aux dieux dans cette fête solennelle. — Voici une oie que j'apporte de ma maison, répondit-il (II, p. 40). Cette page du *Misopogon* au style direct laisse une saveur âcre d'ironie. Vigny a retenu l'anecdote, mais il la place sous la plume de Joseph Jechaïah, instituant d'emblée une distance avec les intimes de Daphné. « Il visitait un temple de Cybèle autrefois fort honoré et le trouva tellement délaissé aujourd'hui, que le pauvre prêtre, ne recevant plus de victimes du peuple, fut forcé d'offrir les animaux domestiques de sa basse-cour » (p. 308). Sourire, périphrase, art de la litote...

En apologiste plus qu'en historien, Chateaubriand écrit : « L'empereur résolut de rebâtir le temple de Jérusalem, afin de confondre une prophétie sur laquelle les historiens s'appuyaient. Des globes de feu, s'élançant du sein de la terre, dispersèrent les ouvriers. L'entreprise fut abandonnée ; elle était peu digne d'un esprit philosophique. Dernier témoin de l'accomplissement des paroles du Maître, j'ai vu Jérusalem : *Non relinquetur lapis super lapidem* » (II, p. 44-45). Une belle clause empruntée aux Synoptiques élève soudain le débat. Mais enfin l'accusation est si grave que Vigny laisse Julien lui-même plaider ce dossier : « Toi, juif, dit-il, toi, jeune Alexandrin, dis-moi par exemple et dis-moi en toute hardiesse et franchise ce que tu penses de mes efforts à rebâtir ton Temple de Jérusalem. On m'a dit en Perse, répondis-je avec un peu d'effroi, on m'a dit que des feux souterrains avaient toujours consumé les ouvriers et que des prodiges t'avaient effrayé toi-même, grand Empereur. Il reprit : on a dit mieux encore (et Jean et Basile sourirent avec dédain), on a dit que des croix de feu avaient paru sur Antioche et Jérusalem en même temps... » (p. 346). Autres convergences, les rencontres sont trop précises pour être fortuites, le substrat documentaire provient d'Ammien Marcellin, cité tout au long en note dans les *Études historiques*, après un rappel des vues de M. Tourlet sur « le tremblement de terre qui menaça Constantinople et dévasta Nicée et Nicomédie » (II, p. 44) ; les trois villes seront précisément mentionnées dans *Daphné*, p. 347.

Pour se montrer fidèle à « la peinture du mouvement des esprits », Chateaubriand relate des prodiges qui auraient accompagné la mort de Julien : « Libanius demandant à un chrétien d'Antioche : Que fait aujourd'hui le fils du charpentier ? — Un cercueil, répondit le chrétien » (II, p. 61). Dans

Daphné, la scène se trouve décalée ; pourtant la forme incisive du dialogue a été maintenue : « Eh bien ! que fait à cette heure le fils du charpentier ? — Un cercueil pour ton Empereur » (p. 310) ; des effets d'antithèse le rendent plus coruscant.

Relisons enfin dans les *Études historiques* la mort de Julien pour la comparer à la relation qu'en donne Paul de Larisse, un confident et un témoin. Le ton de Chateaubriand reste celui d'un traducteur habile : « dans une de ces heures solitaires, comme il lisait ou écrivait sous la tente, le génie de l'empire qu'il avait déjà vu à Lutèce avant d'avoir été salué Auguste, se montra à lui : il était pâle, défiguré, et s'éloigna tristement en couvrant d'un voile sa tête et sa corne d'abondance » (II, p. 57). Pour A. de Vigny ces temps forts méritent un relief spécial : « Ne vois-tu rien ? me dit-il. — Non, dis-je, je ne vois rien. — Tais-toi, dit-il en continuant de regarder, et écoute... » (p. 371). L'appel aux sensations auditives suscite une tension dramatique. Au cours de cette longue narration, le discours direct intervient chaque fois pour cristalliser des idées ou des sentiments d'une plénitude exceptionnelle : « Jette-moi dans le fleuve, me dit-il, ceux qui croient encore aux Dieux soutiendront le courage de ma pauvre armée en me disant élevé au ciel comme Quirinus » (p. 373). Le style indirect conjonctionnel des *Études historiques* ne livre (à dessein !) qu'un on-dit sans vibration : « D'autres prétendent qu'il se voulait précipiter dans une rivière, afin de disparaître comme Romulus » (II, p. 60). *Rivière* et *Romulus* rapetissent même le personnage, au moment précis où il s'assimile au dieu sabin identifié assez tard, seulement vers le III^e siècle, avec le fondateur de Rome. Dans les deux textes encore, la blessure mortelle de Julien, est rapportée avec les mêmes détails : sans cuirasse, il est atteint par un javelot au foie, il tombe de cheval, reçoit son sang dans les mains. Comme Socrate près de mourir, Julien s'entretient de l'immortalité de l'âme avec Maxime et Priscus.

Malgré tout dans Vigny, cette fin dramatique s'oppose aux instants privilégiés que Julien a goûtés auprès de Libanius. La description du cadre de *Daphné* ne trouve sa justification que comme antithèse à ce décor tragique.

Poésie et histoire sont ainsi assumées avec une plénitude sans faille dans ces visions complémentaires.

*
* *

Dans le détail, on pourrait prolonger l'analyse. Mais tant de lectures ont déposé leurs alluvions ! Le trésor de *Daphné* existe aussi dans *Spiridion*

(1839) et combien fascinant ! Même référence géographique : mer, montagne, végétation méditerranéenne ; mêmes évocations d'eaux jaillissantes dans un univers préservé, un paradis perdu ! La mort d'Alexis offre matière à parallèle avec celle de Paul de Larisse. Abeilard et Luther hantent la pensée de G. Sand. Quelles rencontres troublantes sur le Verbe et le Logos ! Pourtant, de l'esprit mystique qui flotte sur cette *Deuxième consultation du docteur Noir*, c'est G. de Nerval qui parvient désormais le plus sûrement à nous donner une fulgurante saisie :

La connais-tu, DAFNÉ, cette ancienne romance,
Au pied du sycomore, ou sous les lauriers blancs,
Sous l'olivier, le myrthe ou les saules tremblants...
Reconnais-tu le TEMPLE, au péristyle immense...
Ils reviendront ces dieux que tu pleures toujours !...

A ce niveau, les signes linguistiques ne se laissent décrypter qu'à l'aide de codes inédits.

Yves LE HIR.